

Giorgia Volpe

La matière célébrée

Nathalie Côté

Numéro 118, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87379ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, N. (2018). Compte rendu de [Giorgia Volpe : la matière célébrée]. *Espace*, (118), 78–79.

Un autre rapprochement est fait entre les vanités de Dan Brault (*S'attarder dans la demeure du temps [Vanitas]*, 2016) et de N. L. Peschier (*Vanité*, 1660). Celles-ci mettent en scène des objets qui symbolisent la brièveté et la fragilité de l'existence dans des compositions plutôt chargées. Cependant, aux objets plus traditionnellement représentés comme le crâne humain, Brault ajoute plusieurs éléments graphiques abstraits ou issus de la culture populaire qui non seulement relient le thème classique de la vanité à l'ère actuelle, mais semblent doubler la symbolique de la mort d'une célébration de la vie et de l'art. Alors que ces deux tableaux invitent le spectateur à réfléchir sur l'inanité des possessions matérielles, sur la fuite du temps et sur le caractère inéluctable de la mort, leur écart temporel l'incite à considérer la brièveté de sa vie à travers la grande histoire collective de l'humanité. Cette vision peut sembler vertigineuse, car situer son existence dans cette grande histoire, c'est envisager les nombreuses générations qui se sont succédé depuis l'apparition de *Homo sapiens sapiens* (l'espèce à laquelle tous les êtres humains appartiennent) – ou même depuis la première espèce *Homo* qui serait apparue en Afrique orientale, il y a plus de deux millions d'années, et à partir de laquelle, pense-t-on, l'homme moderne aurait évolué. C'est également se représenter les futures générations qui suivront l'époque actuelle. Cette perspective non seulement souligne la fugacité de la vie humaine, mais engage aussi à méditer sur notre présence sur terre, sur notre évolution et sur le phénomène complexe et énigmatique qu'est le temps.

C'est ainsi que se rencontrent, au fil du parcours muséal, des productions artistiques qui mettent en scène la mort (Edmund Alleyn et Eugène Isabey), une nature morte énigmatique (Karine Payette et Paulus Bor), un paysage rejetant les conventions artistiques (Iain et Ingrid Baxter de N.E. Thing Co. et Claude Monet) et un portrait de famille (Marion Wagschal et Jacques Sablet le Jeune), par exemple. Ces rencontres entre l'art contemporain et l'art du passé incitent le spectateur à partir à la recherche des véritables tableaux historiques pour mieux les observer. Cette recherche se révèle plutôt active et amusante, car aucun cartel ne précise leur lien avec l'exposition *Mnémosyne*. Enfin, les associations esthétiques proposées dans l'exposition sont judicieuses et pertinentes, et forment un parcours ludique et intellectuel captivant qui nous fait voyager à travers le temps. Une exposition fort intéressante qui pourrait être renouvelée avec d'autres œuvres pour créer de nouveaux dialogues esthétiques entre le présent et le passé.

1. Warburg projetait d'accompagner l'*Atlas Mnemosyne*, qui devait compter environ 2000 images, de deux volumes de commentaires. Voir Georges Didi-Huberman, *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Éditions de Minuit, 2002, p. 464.

Titulaire d'une maîtrise en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal, Geneviève Gendron collabore à divers périodiques culturels dans le champ de l'art contemporain. Son mémoire a porté sur l'usage du miroir dans les arts visuels. Elle a plus particulièrement étudié le rôle de modalisateur spatial, perceptuel et cognitif du miroir réel dans l'art contemporain et actuel en s'appuyant sur des acquis et des hypothèses des neurosciences, de la psychologie cognitive, de la sémiotique visuelle et de la philosophie.

Giorgia Volpe : la matière célébrée

Nathalie Côté

**MAISON HAMEL-BRUNEAU
QUÉBEC
6 JUIN –
3 SEPTEMBRE 2017**

L'exposition *Tisser l'existant*, réunissant quinze ans de travail de Giorgia Volpe, est en circulation depuis janvier 2016. D'abord présentée à la Galerie d'art Foreman de l'université Bishop, elle a ensuite été présentée à la galerie de la Mount St-Vincent Université d'Halifax, puis au Musée du Bas-Saint-Laurent et, enfin, à la Maison Hamel-Bruneau à l'été 2017. Cette dernière escale, d'une exposition d'envergure signée Carl Johnson, ne sera vraisemblablement pas la dernière. En effet, l'exposition était présentée à nouveau, à l'automne 2017, à la galerie Rooms du Musée provincial de Terre-Neuve et Labrador de Saint-John.

Avec cette exposition, le commissaire propose un bilan du travail de cette artiste d'origine brésilienne arrivée au Québec en 1998. Le résultat permet de constater l'ampleur du travail accompli par





Volpe et les liens qui unissent ses œuvres. Carl Johnson s'est mis au service de sa production en valorisant la grande délicatesse du travail et en sélectionnant une quarantaine de pièces, dont plusieurs choisies dans l'atelier et rarement exposées. On constate un grand respect pour les matériaux, une attention portée aux papiers, aux plastiques, aux textiles souvent destinés au recyclage ou aux rebuts.

S'il y a une dimension écologique significative dans l'œuvre de Giorgia Volpe, selon Carl Johnson, ce discours critique demeure implicite dans son travail. Il ajoute : « qu'il y a un facteur de révélation dans cette façon d'envisager les matériaux. Les matières sont magnifiées* ». Les revues découpées, les tissus récupérés, les bandes de plastiques tranchées ou les tubulures bleues (normalement utilisées lors de la récolte du sirop d'érable) transformés en sculpture acquièrent une noblesse étonnante. Par son savoir-faire, elle donne des qualités esthétiques inespérées à ces matériaux.

Elle revisite aussi ses propres œuvres en réutilisant plusieurs de ses photographies finement découpées pour former des motifs ornementaux déposés dans des boîtiers. Ces pièces, rappelant presque la dentelle, séduisent par leur délicatesse et leur poésie. On pense aussi à *Papillon de nuit* (2015), une série d'œuvres faites de moustiquaire de nylon pliée empreinte d'une finesse tout aussi remarquable.

On retrouve une même attention aux détails dans les grandes pièces, murales et sculpturales, comme celles réalisées en collaboration avec la communauté, groupes de femmes ou membres d'organismes communautaires. Par exemple, la pièce monumentale composée de morceaux de bannières publicitaires de plastiques, *La grande maille - Labyrinthe* (2015), forme un entrelacement organique présenté dans une structure déposée au sol. D'abord exposée à Bangkok et à Québec où elle occupait de vastes espaces, cette pièce, qui s'adapte aux contraintes des lieux, acquiert ici des qualités sculpturales. On découvre aussi une pièce murale, *Refaire surface 1* (2015), sorte de tableau abstrait constitué de revues de mode découpées, qui s'inspire des structures des textiles.

Des vidéos d'art et des artefacts transportent le visiteur au cœur de la performance, une part centrale dans le travail de Giorgia Volpe. Ces objets performatifs, souliers, robes et structures de plastique, mettent en valeur la dimension intime et féminine, « féministe » précisera volontiers l'artiste.

Certes, tout n'est pas présenté. Un montage de photographies documente divers projets monumentaux. Le plus récent, *Point de rencontre* (2008-2015), un grand tapis tressé de sacs de plastique résulte d'un travail collectif coordonné par l'artiste. Cette pièce majeure des dernières années a été exposée lors de l'inauguration du Musée national des beaux-arts du Québec au printemps 2016.

Point de rencontre rappelle le célèbre tapis de Jean-Jules Soucy intitulée *Œuvre pinte (tapis stressé)* (1993), assemblage de milliers de cartons de lait récupérés par les résidents de La Baie où vit l'artiste. Ces deux réalisations, inspirées de l'artisanat, traitent de la consommation de masse et de l'importance de la récupération (qui commençait à peine au moment où Soucy a fait son œuvre).

Dans sa façon d'utiliser des matériaux récupérés qu'affectionnent de nombreux artistes contemporains, Giorgia Volpe se démarque dans sa vision sociale de l'art. Non seulement elle expérimente des techniques propres à l'artisanat, mais elle travaille aussi avec divers groupes, notamment avec des membres des Cercles des fermières, dont le savoir artisanal est reconnu.

Son travail de création collective, qui dépasse celui de « l'animation de groupe », est porté par un réel désir de mettre en commun des expérimentations formelles. Giorgia Volpe précise d'ailleurs qu'elle vise à élaborer ses propres modes d'emploi : « Sol LeWitt cherchait à créer des méthodes de travail, je cherche des structures à reproduire et des méthodes que tout le monde peut faire** ». Ces méthodes inventées sont mises au service de la création, tant dans ses œuvres d'atelier que dans les projets réalisés avec la communauté, tissant ainsi des liens entre l'art populaire et l'art actuel.

L'artiste cherche à retrouver l'aspect primitif des objets usinés. « Tout ce qui est fait avec l'industrie, je le défais avec la main », explique-t-elle. « Je m'intéresse à l'assemblage des matières pour créer des structures qui font penser à la nature. Ce qui était construit par la machine, je le défais à la main pour en trouver la structure.** »

Il y a ainsi une dimension temporelle importante dans l'œuvre de Giorgia Volpe, une somme de travail particulièrement visible. On perçoit la répétition du geste, la constance; on devine les heures à découper, à assembler, à classer les matériaux. Ce temps, inscrit à même la forme, suscite le respect et rend accessibles ces œuvres minimalistes au caractère souvent énigmatique.

* Propos recueillis lors d'une conversation avec le commissaire.

** Propos recueillis lors d'une conversation avec l'artiste.

En 1998, Nathalie Côté obtenait une maîtrise en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Elle a été successivement critique d'art au magazine *Voir* de Québec et au journal *Le Soleil* de 1998 à 2008. Elle publie régulièrement des textes dans les revues d'art et est actuellement coordonnatrice du journal communautaire *Droit de parole*, le journal des luttes populaires dans les quartiers centraux de Québec.